

Partir

21/11/2025

Stéphane DROUOT

<https://ecrits.laei.org>

Je roulais, sans doute un peu trop vite. Je me faisais englober doucement par la route, par la forêt, par la brume et la nuit. La première chose que j'avais faite en me levant, c'était d'écrire mon nom sur un bout de papier. L'archaïsme du geste en soi était déjà cathartique.

Tu aurais sans doute fait un bon père, un bon compagnon, un bon mari. Tu aurais sans doute été le partenaire idéal mais bien entendu, ce n'était pas ça le problème. Le son du moteur s'harmonisait au battement de mon cœur, je me sentais libre, pour la première fois depuis... en vérité, je n'arrivais pas à me souvenir depuis quand.

J'avais été une petite fille souriante, toujours souriante malgré la crainte perpétuelle, cette crainte transmise silencieusement de mère en fille. J'avais été une adolescente radieuse, malgré l'épée de Damoclès, guillotine en équilibre suspendue au-dessus de ma nuque. J'étais désormais une adulte terne, vertueuse, détachée même de toute exultation. J'étais bien en tout point, j'avais validé le calendrier de ma vie, bien coché toutes les cases et j'avais rempli mon rôle de femme à la perfection.

Me voici malgré tout, sur la route en pleine nuit, en train de doucement regarder ma vie parfaite se désagréger.

Sur le mot que je t'ai laissé, j'avais écrit qu'il y en avait un autre, que je ne t'aimais plus, que ça ne servait à rien de continuer. Je suis sûr qu'au fond, tu le croirais aisément. Tu étais comme ça, toi, posé, compréhensif. Si je ne t'aimais plus, pourquoi insister. Tu l'aurais pensé sincèrement et ça m'aurait énervée, plus que de raison. Je détestais tellement quand tu

étais le plus rationnel de nous deux, comme si tu prenais un air pédant, supérieur.

Bien sûr, tu n'as jamais été quoi que ce soit de la sorte, tu es juste calme et raisonné. Alors si je t'écris qu'il en a un autre, ça te fera sans doute du tort, mais beaucoup moins que la vérité.

J'ai du mal à vraiment savoir à quel moment j'ai commencé à te mentir ; était-ce lors de notre premier rendez-vous ? Lors de notre première baise, quand je t'ai dit que c'était bien pour moi alors que c'était vraiment pas terrible ? Peut-être quand tu m'as demandé d'habiter ensemble et que j'ai dit oui, que j'en avais envie plus que tout. J'ai tellement pris l'habitude de te mentir qu'en vérité, je ne sais pas quand tout ça a commencé.

C'est sur la route, maintenant, que tout s'éclaire, alors que les feux de la voiture ne me permettent même pas de voir 20 mètres devant moi. Il fait si noir que je ne vois même pas mes yeux dans le rétroviseur. Ce n'est qu'ensevelie dans l'obscurité que tout s'illumine en moi. Tu étais parfait sur le papier, tu étais le plan, la logique, la rationalité. Tu étais ce que j'avais été programmée à vouloir. Mais une fois dans ton lit, une fois dans tes bras, une fois dans ta vie, il ne restait absolument plus rien de moi.

J'avais menti pour couvrir le mensonge, j'avais tue pour couvrir le silence. À chaque fois que tu disais que tu m'aimais, et que je te répondais machinalement, je pensais : il ne me connaît même pas. La personne avec laquelle il vit, ce c'est pas moi, c'est une passagère dans sa vie. Ce qu'il aime, c'est ce que je fais pour lui ; ce qu'il sait de moi ce n'est que ce qu'il a envie de savoir. Cette femme dans le miroir, c'est sa femme et je ne la reconnais pas.

Tu savais me donner des orgasmes, sans jamais ne pouvoir me satisfaire. Pas que ce fût de ta faute. Notre intimité était gardée, artificielle, manufacturée de toute pièce pour te bercer de l'illusion que tu avais quelqu'un dans ta vie, quelqu'un d'aimant, de présente, de vivante. Mais ça ne m'empêchait pas

de te blâmer silencieusement à chaque échec, de te mentir en te souriant.

Ça, jusqu'à ce que je le vois dans tes yeux, ce soir. Tu m'as regardée comme si tu me voyais pour la première fois ; comme si tu voyais en moi toutes les choses que je n'ai jamais pu dire parce que les avouer ce serait te donner accès à quelque chose de plus intime que le sexe, de plus intime que l'amour ; t'y donner accès ça aurait été te donner la possibilité de me faire du mal. Quand j'ai senti ton regard me transpercer, le vernis a craqué, le plâtre a cédé et la lumière est entrée en moi par la fêlure.

Je ne voulais pas que tu me vois, je ne voulais pas que tu me connaisses. Je ne suis pas de ces femmes qui veulent d'un homme pour les protéger, je suis de celles qui se protègent des hommes. Ton regard, ce soir, ton regard bienveillant, intéressé, ce regard soutenu comme si tu respirais l'odeur de mon âme ; ce regard m'a terrifié. Il a sonné la fin de la mascarade et pendant que tu dormais, je me suis habillée, j'ai fait ma valise, silencieusement, j'ai pris de quoi me changer quelques jours, mes papiers, mon téléphone et l'ordi du travail ; et je me suis engouffrée dans l'obscurité de notre rue.

Cette maison est désormais la tienne, cette vie qui n'a jamais été à moi, je te la rends. J'ai laissé dans le miroir l'image de celle que tu aimais.

Il n'y a personne d'autre dans ma vie, enfin, il y a moi. Il est plus que temps que je me rendes à moi-même ; que je deviennes enfin qui je suis. Qui sait, peut-être qu'au levée du jour, j'aurais réussi à sortir du cocon en béton armé que je m'étais tisser pour supporter ta présence. Et si j'ai de la chance, mais seulement si j'ai de la chance, il restera à l'intérieur de ce sarcophage intérieur, condamné depuis une éternité, les restes d'une jeune femme que j'arriverai à reconnaître dans le miroir.